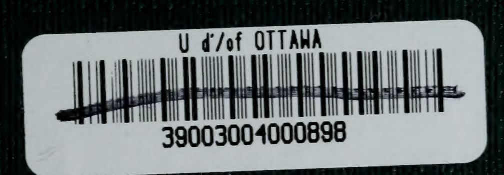
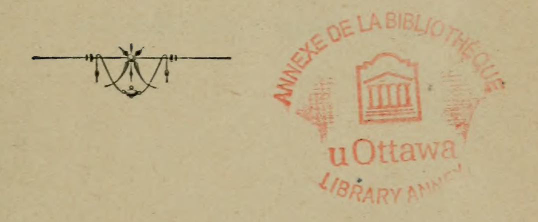




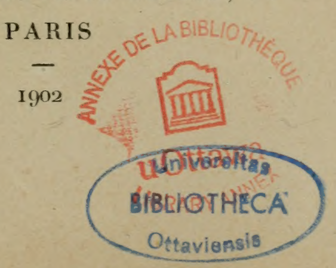
PAUL SOUCHON

ÉLÉGIES

PARISIENNES



ÉDITIONS DE L'EFFORT
10, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, 10
PARIS
—
1902



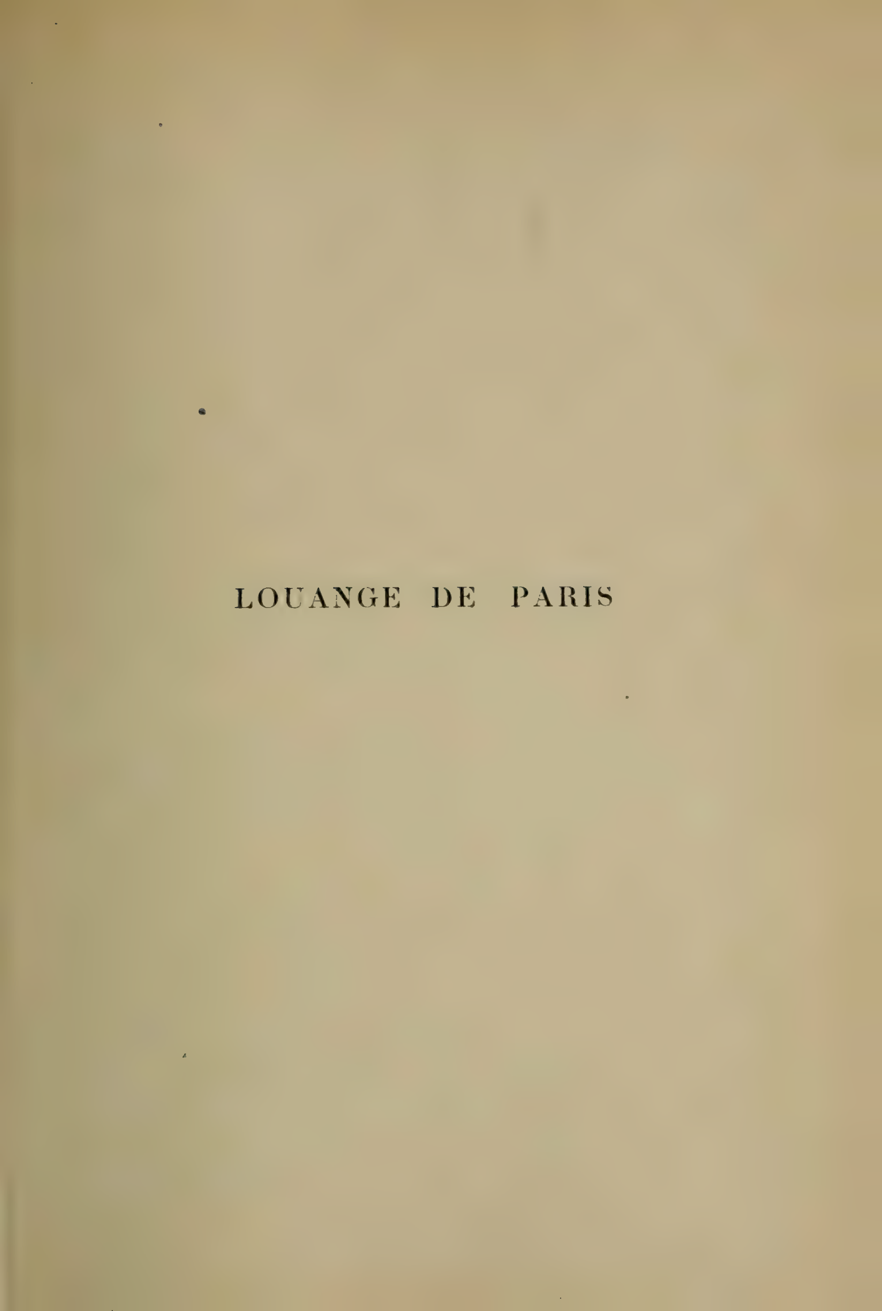
Du même Auteur :

Élévations Poétiques
Hymne aux Muses
Nouvelles Élévations Poétiques

En préparation :

Nouvelles Élégies Parisiennes
Tragédies
Comédies.

LIVRE I



LOUANGE DE PARIS

I

LOUANGE DE PARIS

O Paris! ô couronne ! ô fleur!
J'ai quitté mon ciel et ma mère,
Ma mère et sa pâle douleur,
Mon ciel, le plus pur de la terre !

Et, depuis, si j'ai regretté
Et ma Provence et ma jeunesse
Chaque fois, Paris, ta beauté
M'a séparé de ma tristesse!

J'ai vu passer sur tes maisons
Comme au sein des libres campagnes
La troupe lente des saisons
Les quatre divines compagnes!

L'une ployait sous les lilas,
De rayons ses mains étaient pleines,
L'autre portait entre ses bras
Tout l'or moissonné dans les plaines!

Celle-ci, les yeux languissants,
Suspendait son écharpe aux arbres,
Appuyant ses pas fléchissants
Sur sa sœur, la reine des marbres!

Tes jardins, Paris, m'ont reçu
Sous leurs ombrages pacifiques
Et c'est en eux que j'ai conçu
Mes songes les plus magnifiques!

Tes bois, tes parcs m'ont révélé
La grandeur de l'âme française,
L'ordre par le rythme voilé,
La force qu'une grâce apaise!

Auprès des sables débarqués
Par des hommes aux chairs dorées,
J'ai goûté, le long de tes quais,
Des heures chaudes et sacrées!

Le soleil traçait un sillon
Et comme un fleuve dans un fleuve!
Notre-Dame, sous son rayon,
Paraissait éternelle et neuve!

J'ai suivi des yeux tes brouillards
Qui brodaient leur fine dentelle
Ou couvraient de leurs étendards
Une céleste citadelle!

O couleurs ! ô roses ! ô jeux !
Crépuscules pleins de batailles !
O noirs triomphes orageux !
Forges ! Victoires ! Funérailles !

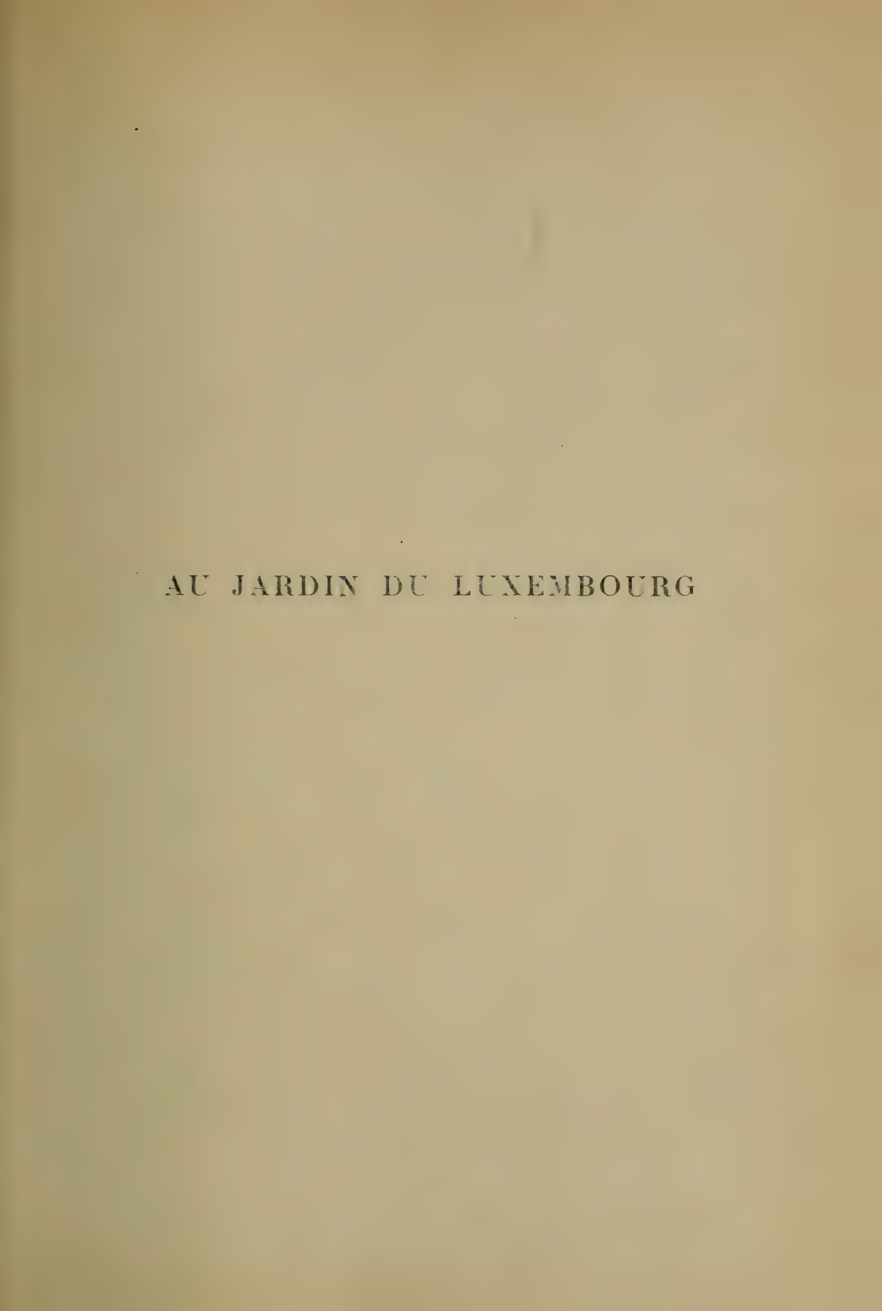
Mais je fus aussi pénétré
O Paris, de clartés intimes,
Et l'amour que tu m'as montré
M'aura conduit sur d'autres cimes !

Car, sous ton ciel, le sentiment
Comme une fleur embaume et passe
Et tu recherches seulement
Le plaisir de toute une race !

Et c'est pourquoi j'aurai vanté
L'ombre changeante de tes dômes,
Perdu dans ton immensité,
Retentissante forêt d'hommes !

Sous l'ardeur et les vœux constants
Du jeune avril éclate un germe,
Toi, tu mûris tes habitants
Sous l'esprit que ton air renferme !

Et j'ai subi l'enchantement
Que tu verses aux cœurs, ô ville
Qui revêts par ton mouvement
La splendeur d'un astre immobile !



AU JARDIN DU LUXEMBOURG

II

AU JARDIN DU LUXEMBOURG

O jardin ! que de cœurs, sous tes calmes ombrages,
Que de cœurs ont saigné ! Tous ceux qui sont ici,
Femmes et jeunes gens, portent sur leurs visages
Le signe de l'amour ou l'éclat du souci !

Les uns, adolescents hantés par la chimère,
Viennent te confier leurs plus chères ardeurs,
Ta verdure est pour eux comme une bonne mère
Qui préserve leur âge et nourrit leurs candeurs.

D'autres, déjà vaincus par l'amour ou la gloire,
Esprits désabusés et flétris dans leur fleur,
Te demandent, jardin, d'endormir leur mémoire
Et de mettre ton charme entre eux et leur douleur !

J'en ai connu qu'un jeu du soleil sur tes marbres,
Un éclair de tes eaux au passage du vent,
Une fleur qui brillait sous l'ombre de tes arbres,
Ou le pigeon dans l'air limpide s'élevant,

Retenaient et troublaient jusqu'au fond de leur âme!
Sans doute que ceux-là cherchaient dans le jardin
Le souvenir aimé d'un pays, d'une femme,
Et de jours plus heureux sous un autre destin!

J'ai connu des amants qui voulaient en ce monde
Plus de bonheur, hélas, qu'il ne peut en porter,
Et toi seul, par ta paix et ta beauté profonde,
Aux heures du couchant, savais les contenter!

Le poète et le peintre, en fuyant le tumulte
Que la ville dépose aux grilles de tes murs
Ont fait de toi, jardin, leur patrie et leur culte,
Et tu les fais plus grands, plus touchants et plus purs!

Car tu permets, au sein dangereux de la ville,
Tu permets le silence et le recueillement!
Aussi ta rêverie en sanglots est fertile
Et, que de désespoirs sous ton enchantement!

Mais la lumière est belle au fond de tes allées!
Elle vibre sur l'eau, se colore et bondit!
Tes bordures de fleurs en sont presque aveuglées,
Et ton palais, comme un flamme, resplendit!

———

A LA FONTAINE MÉDICIS

III

A LA FONTAINE MÉDICIS

I

Au cœur frais du jardin qui s'ouvre sur la ville
Tu t'écoules d'une onde amassée et tranquille
Sous le sombre berceau d'arbres que tu nourris.
Le silence t'habite, entrecoupé de cris
Que des bandes d'oiseaux poussent en venant boire.
Vers le soir, le soleil, dans sa flamme et sa gloire,
Se baigne solitaire au fond de ton bassin.
Des héros et des dieux, des nymphes au beau sein
Peuplent autour de toi les profondes verdures.
Un sylvain tient sa flûte entre ses lèvres dures
Et son chant qui décrit ton charme, son chant pur,
Il l'emprunte à l'oiseau qui passe dans l'azur.
Au-devant de la ligne idéale des marbres
Un lierre qui joue au tronc lisse des arbres
Frémit selon le gré capricieux du vent
Et la fontaine rit sous son reflet mouvant.

C'est là que fatigué des ambitions vaines,
Ou blessé de langueur par les amours humaines

Je viens à l'heure vague où renaîtra le soir
Tenter la rêverie et surprendre l'espoir.
A mes pieds, la fontaine épand ses ondes vertes,
Les fleurs, dans leur splendeur suprême, sont ouvertes,
Le clair esprit des eaux s'élance vers les cieux
Et caresse mon front et mes yeux anxieux.

II

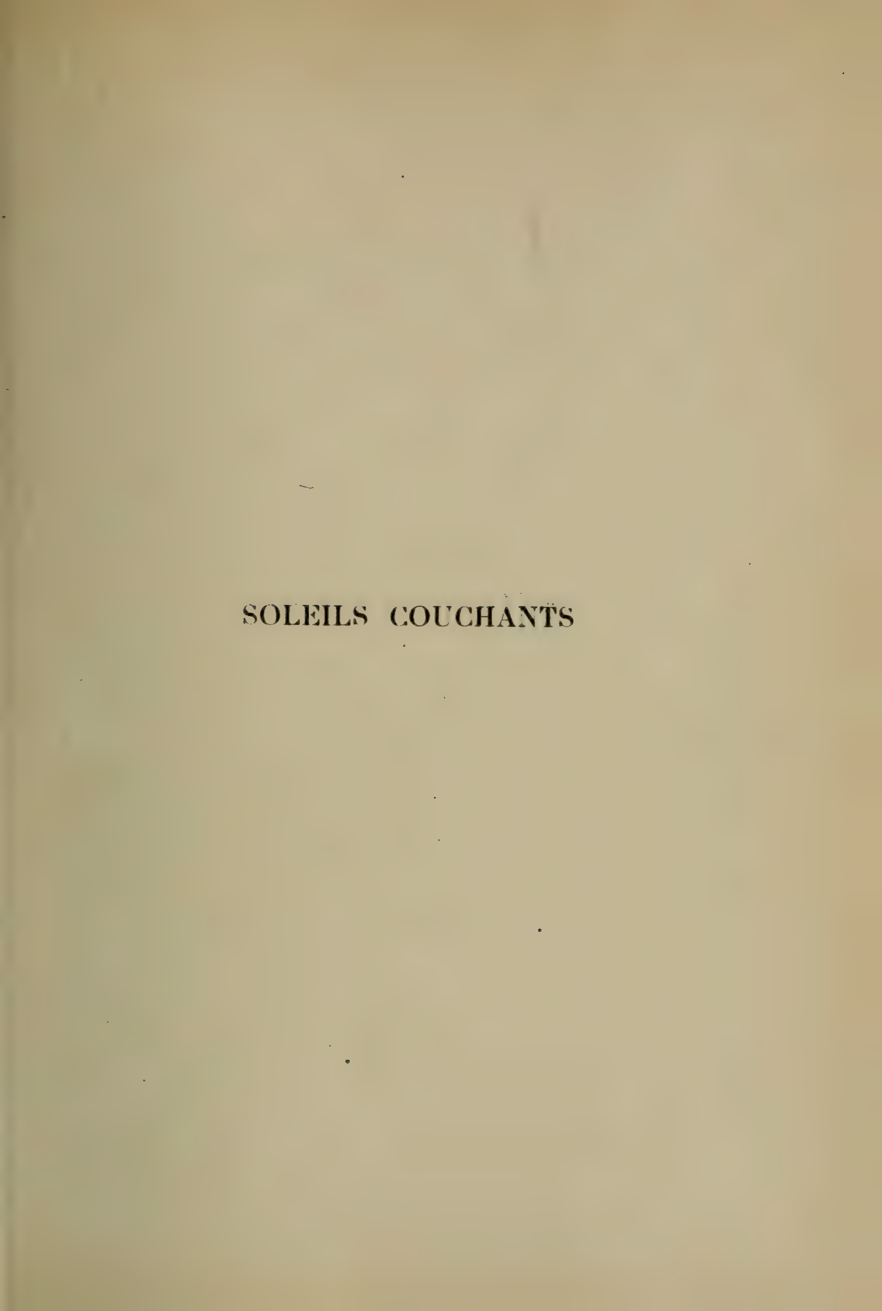
O douceur ! Dans le fond de l'âme délivrée
Monte ta plénitude et ta forme sacrée,
Lente espérance ! ô toi qui fais que nous vivons !
Dans nos nuits sans sommeil, hélas, nous poursuivons
Tes attraits, mais, toujours, dérobant ta figure,
Astre incertain, tu fuis sous la nuée obscure !
Effleurant quelquefois nos mains et nos genoux,
Ta présence embaumée était autour de nous
Quand, perdus et pleurant sous l'espace livide,
Notre course lassait le sol sonore et vide !
D'autres fois, sur des yeux insondables penchés,
Lacs bleus où nos désirs rêvaient d'être étanchés,
Tu nous apparaissais comme une jeune aurore,
Sous tes rayons, tout l'avenir venait d'éclore,
Une race passait avec l'orgueil au front,
Race de dieux heureux qui te posséderont !

Et voici que tu viens, pâle annonciatrice,
Mère de l'homme, amante et sœur consolatrice,
Dans le soir vaporeux et la fraîcheur des eaux !
Ton mystère a touché le vent et les oiseaux,

Nous sommes seuls, approche-toi, lente espérance !
Sur la fontaine bleue et or, la transparence
De ta marche aérienne a troublé le retour
De l'ombre et suspendu l'épuisement du jour.

III

Cependant, aux plus hauts rameaux, le crépuscule
Comme un rouge incendie arrive et se recule.
Un oiseau dont la voix sanglotante montait
Dans cet isolement redoutable se tait.
Là-bas, dans le lointain, une fiévreuse foule
Comme un sombre torrent près des grillages coule
Et des lueurs, déjà, teintes d'or et de sang,
Eclairent l'homme et son visage blémissant.
Adieu, marbre, dans l'ombre épaisse blanche tache,
Platane ou le lierre en guirlande s'attache,
Colombe noire entrant dans l'onde ou le gazon,
Jour accoudé sur le rempart de l'horizon,
Et toi, sylvain, jouant d'un roseau qui rayonne
Dans la gloire d'un soir mourant qui te couronne !
O fontaine, la nuit, de son doux pas voilé,
T'accordera bientôt un sommeil étoilé !
Mais, avant, pour le calme heureux de tes feuillages,
Pour tes ondes, miroir de limpides images,
Pour l'espoir que tu rends aux cœurs les plus troublés,
Pour toutes les vertus de tes flots étalés,
Et pour ton pur silence ennemi du tumulte,
J'ai voulu, ranimant ta louange et ton culte,
Suspendre ce poème, au ton lent et plaintif,
O fontaine, à ton roc, comme un tableau votif.



SOLEILS COUCHANTS

IV

SOLEILS COUCHANTS

I

O jardin, reçois-moi ! Le soir, sur tes statues,
Tes bassins, tes gazons, descend, étincelant,
Des couronnes d'azur sont partout suspendues !
Reçois-moi ! Le désir est dans mon cœur brûlant !

Je laisse errer mes yeux sur tes pelouses fraîches,
Sur tes voûtes, tes eaux et l'or de tes chemins !
On dirait que le jour a frappé de ses flèches
Tes oiseaux et tes fleurs, jardin, à pleines mains !

Dans leur éclat poli, tiges et feuilles vertes
Ravivent maintenant les beaux feux des lauriers
Et des géraniums les pourpres entr'ouvertes
Reprennent leur ardeur sous les noirs grenadiers.

Les pigeons assoupis sont rentrés dans les arbres,
Quelques-uns, attardés et volant lourdement,
Se mêlent aux flâneurs ou, posés sur les marbres,
Décorent les héros d'un mobile ornement.

Trouverons-nous, mon cœur, sur la haute terrasse,
Celle qui doit m'attendre et que je viens chercher ?
Ah ! ne sais-tu donc plus, sous une belle face,
Connaître la douleur qu'elle voulait cacher ?

II

Dans l'or flottant du soir la lune se repose,
Mais le jour, au sommet des arbres arrêté,
Enflamme le bassin comme une grande rose
Et jette un long rayon au ciel qu'il a quitté.

Pour un moment encor cette lumière est close
Dans les murs de verdure où sa légèreté
Comme une abeille d'or vibrant plane et se pose
Sur les fleurs, les gazons et le marbre exalté.

Pour un moment encore, à nos yeux, mon amante,
Le jardin va garder sa vie et sa beauté !
Rions, enivrons-nous de cette heure charmante !

Mais, regarde, aux rameaux d'un arbre qu'il couronne,
Un oblique rayon, rouge et or, a planté
Dans le cœur du printemps la hache de l'automne !

III

Lilas, lilas d'avril, et vous, ardentes roses,
Le printemps qui vous fait vous voit aussi mourir !
Mais déjà les lauriers portent leurs fleurs écloses
Et, ce même chemin, ils vont le parcourir !

Ainsi de tout ! Pourquoi retenir ce qui passe ?
Pourquoi chérir la cendre et le morne regret ?
Laissons couler les jours et que leur onde efface
Une chose après l'autre alors qu'elle apparaît !

Dans l'air léger du soir la colombe qui vole,
La verdure qui tremble et déjà s'assombrit,
Ah ! n'est-ce point assez pour nourrir la parole
Que notre sang conçoit au fond de notre esprit ?

Vous tous qu'a rassemblés sur la blanche terrasse
La recherche inquiète et triste de l'amour,
Voyez, dans tout le ciel, il ne reste plus trace
De la pourpre tragique et mortelle du jour !

Imitons ce jardin, ce ciel, cette nature,
L'instant que nous vivons, vivons-le tout entier,
Car nous croyons qu'il cesse et c'est alors qu'il dure.
Nous l'appelons premier, quand il est le dernier !

IV

Près de moi, comme un feu lentement se consume,
Une rose fleurit. Sous les arbres épais
C'est, encor, la blancheur d'un marbre qui s'allume,
Et des rires d'enfants qui sonnent purs et frais !

Misères de la vie ! éloignez-vous ! le charme
Du jardin est si grand qu'il ne vous souffre pas !
Vous reprendrez dehors et plongerez votre arme
Dans le cœur du rêveur qui porte ici ses pas !

Maintenant, sous le vent, claire étoffe tendue,
Le jet, sur le bassin, frémit comme un rideau.
Au vent de ton amour mon âme répandue
Monte et frémit ainsi que ce divin jet d'eau !

Que n'es-tu près de moi, pour écouter encore
Ce pigeon qui roucoule au loin si tristement !
Et pour suivre des yeux le soleil qui colore
Ces arbres, ce gazon, d'un chaud rayonnement !

Que n'es-tu près de moi ? Car ta seule mémoire
Remplit et transfigure à mes yeux le jardin !
Que serait-ce, beauté, si, dans toute ta gloire,
Je te trouvais debout au milieu du chemin ?

V

L'heure du soir est douce entre toutes à vivre !
Deux amis, près des fleurs du jardin arrêtés,
Causent et leurs regards au loin semblent poursuivre
Les rêves de leurs cœurs vers le soir emportés !

L'un dit :
« Nous laissons fuir le plus beau de la vie
» Sans nous en soucier ! Nous gagnons à ce jeu
» De connaître à la fin les regrets et l'envie
» Et de voir la fumée étouffer notre feu !

» Car, comment le fixer ce présent si fugace ?
» Si l'on parle de lui, c'est qu'il n'est déjà plus !
» Dans les bras du passé le voici qui s'efface
» Et ses plus beaux aspects sont déjà révolus ! »

Mais l'autre :
« Prête-nous, fille de la mémoire,
« Prête-nous, poésie, et prête à notre cœur.
« Quand nous doutons de tout, ta présence et ta gloire,
« Et ton charme puissant, du temps le seul vainqueur !

« Le présent, le passé, l'avenir tu les mêles !
« Ils vivent enlacés dans tes chants triomphants !
« Le sang que nous puisons aux veines paternelles
« Nous le tenons aussi de nos futurs enfants ! »

VI

O jardin, tu reçus ma première tristesse
Quand, penché sur moi-même et ton isolement,
Je vis que la clarté de ma fière jeunesse
Au contact de l'amour s'éteignait brusquement !

Ce dieu que je couvrais de roses et de rires,
Cet enfant radieux que je voyais voler
Parmi l'encens des fleurs et les accords des lyres
N'était qu'un meurtrier, tout prêt à m'immoler !

Je te contai, jardin, mes veilles et mes peines,
Mon angoisse devant le mal et la douleur,
Tu voulus bien jeter le calme dans mes veines
Et rendre le désir de la vie à mon cœur !

Ce jour-là, ta beauté sous un soleil d'automne,
Aurait touché, jardin, le cœur le plus fermé !
Tu portais des splendeurs à ton front en couronne
Et, des dernières fleurs tu t'étais parfumé !

Tandis que ton bassin dans le couchant s'irise
Et reflète le ciel de voiles dépouillé,
Le jet d'eau, comme un lis secoué par la brise,
S'élançait sans répit et tombait effeuillé !

VII

Tristes bosquets de pins, plus tristes que moi-même,
L'automne ne vient pas sur vous, et, cependant,
Votre verdure a pris comme une teinte blême
Malgré le plein du jour et le soleil ardent.

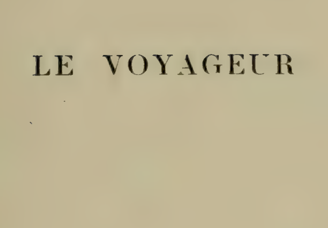
Sentez-vous, comme nous, des tâches commencées,
La misère et le poids ? Ou n'êtes-vous, bosquets,
Tristes bosquets de pins, de nos propres pensées,
Que de lugubres, vains et fugaces reflets ?

Je cherchais près de vous l'oubli de cette ville
Que la saison endort dans un lit de vapeur,
Mais je ne savais pas, dans le jardin tranquille,
Trouver tant de tristesse et de noire torpeur !

Ah ! l'automne est partout et je vois son ouvrage !
Des feuilles ont volé sur la face des eaux,
Le vent qui s'est levé dans les arbres saccage
Les rameaux et les nids vides de leurs oiseaux.

Et ce pigeon qui plane au loin sur ce grand chêne,
Voyageur solitaire et d'un blanc radieux,
N'est que le messager de la neige prochaine
Qui s'abattra sur le jardin silencieux.

LE VOYAGEUR



V

LE VOYAGEUR

Dans le jardin d'automne où le dernier feuillage
Laisse tomber sur l'herbe un tissu transparent,
Je le vis au retour d'un radieux voyage
Et l'air autour de lui me parut plus vibrant !

Il me dit : « Je reviens, ami, de cette terre
Où la cendre des morts embellit les vivants !
Mes souvenirs ardents je ne saurais les taire,
Si des mots auprès d'eux, pouvaient être émouvants !

— Parle, lui dis-je, parle et fais que l'Italie,
Dans ce coin de Paris m'apparaisse à ta voix !
— C'est le pays, dit-il, que personne n'oublie
Et qu'on croit toujours voir pour la première fois !

« A Rome, la beauté dans sa forme immuable,
La beauté du passé vous touche et vous instruit,
Mais combien à mon cœur Naple est plus agréable,
Dans la langueur du jour et l'ardeur de la nuit !

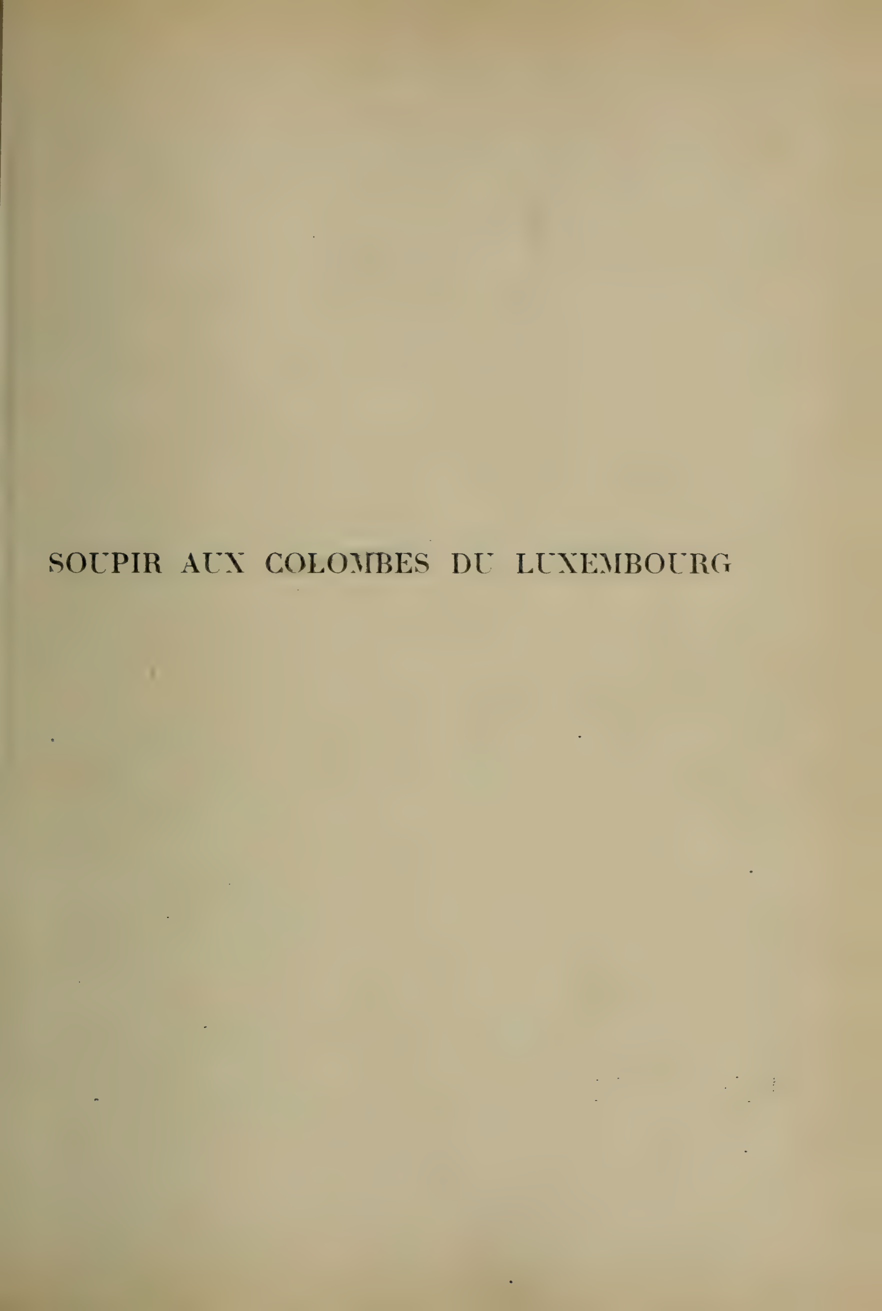
» J'ai vu, près de sa mer, des temples et des marbres
Proclamer l'existence éternelle des dieux
Et j'ai surpris, le soir, comme un vent dans les arbres,
La plainte du grand Pan qui montait sous les cieux !

» Mais Naples, ni Palerme et Florence, ni Pise,
Qui sont de belles fleurs aux cœurs comme aux regards,
Ni même la cité dans les ondes assise,
Ne valent pas pour moi le ciel, les lacs lombards !

» Comme s'enflent des seins sous le corsage, ou comme
Un dôme d'arbre au fond de l'horizon bondit,
Ainsi dans ce pays, les délices de l'homme,
Des montagnes sur l'eau le sommet s'arrondit !

« Là, dans l'air bleu qui flotte et se mêle aux verdures,
Un chant, la cloche, un mot, vous arrachent des pleurs !
L'âme est à son sommet dans ces régions pures,
Et confond les parfums, les sons et les couleurs ! »

Il se tût. Le jardin, qu'un or léger couronne,
Me parût rayonner de joyaux éclatants,
Car sa voix avait su, dans cette fin d'automne,
Ramener un instant les charmes du printemps !



SOUPIR AUX COLOMBES DU LUXEMBOURG

IV

SOUPIR AUX COLOMBES DU LUXEMBOURG

Augures de la paix durable et de l'amour,
Colombes blanches,
Vous vous teignez de la couleur du jour
En passant sous les branches !

Dans ce matin d'hiver où les ondes sont closes,
Où les jardins sont nus,
J'ai le regret des myrtes et des roses
Chers à Vénus !

! qui ramènera cette saison des fleurs,
Des chairs dorées,
Et ces matins de sourire et de pleurs
Couchés dans les rosées !

M'apportez-vous, colombes d'or et d'espérance,
A vos becs rayonnant,
Le rameau vert du printemps qui s'élance
De l'Orient ?

Précédez-vous le vol tremblant des papillons,
Les molles brises
Et l'innocente troupe des rayons
Dans les sources surprises?

Ah ! descendez bientôt à l'ombre des grands arbres
Sur les gazons nouveaux
Et roucoulez sur l'épaule des marbres
Au bruit des eaux !

Que les jardins d'avril soient pleins de vos ébats,
Colombes douces,
Enivrez-vous de jeux et de combats
Dans les profondes mousses !

Et si le beau printemps tente les amoureuses
Qui blessent notre cœur
Inspirez-leur, colombes langoureuses,
Votre langueur !

AU PARC MONCEAU

VII

AU PARC MONCEAU

Parc Monceau ! Que ta noble et profonde verdure
M'a retenu de fois ! Que tes ruines, tes eaux
M'ont donné de plaisir ! Une ardente nature
N'a pas plus de rayons, de splendeurs et d'oiseaux

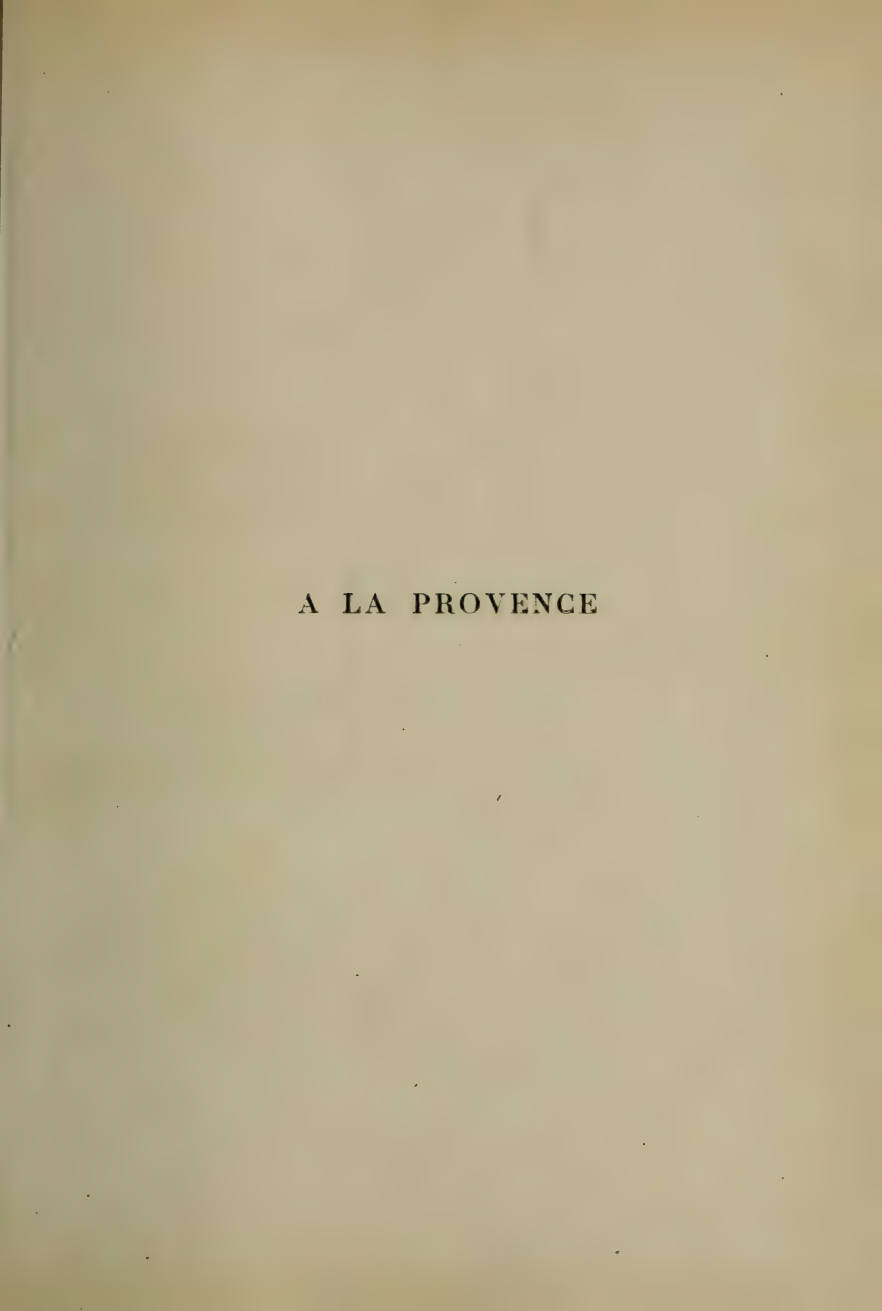
J'aime surtout le coin où, sous la colonnade,
Une eau sombre et mourante apparaît sans un bruit,
Une glycine en fleur flotte dans une arcade,
Là, le songe se gonfle et mûrit comme un fruit !

J'aime aussi, sur tes bords, ces sentiers pacifiques
Que des maisons vers toi tendent comme des mains,
L'ombre s'y mêle aux fleurs sous des lauriers antiques
Et le bonheur habite au bout de ces chemins !

Parc Monceau ! Que ne suis-je, au fond de ces demeures,
De ceux que tu nourris ainsi de ta beauté ?
Qui peuvent, à leur goût, sur la pente des heures,
Fondre leur rêverie et ta réalité !

Que ne puis-je, comme eux, m'éveiller, pour attendre
Le magnifique éclat que tu prends au matin,
Ou, la nuit, te guetter, Parc Monceau, pour surprendre
Tes marbres, tes gazons quant la lune les teint !

Je te donne du moins tout mon cœur de poète !
Et ce chant, ô jardin, que j'aurai cadencé
Dans tes chemins sableux, afin que s'y reflète
Ton charme aérien, subtil et condensé !



A LA PROVENCE

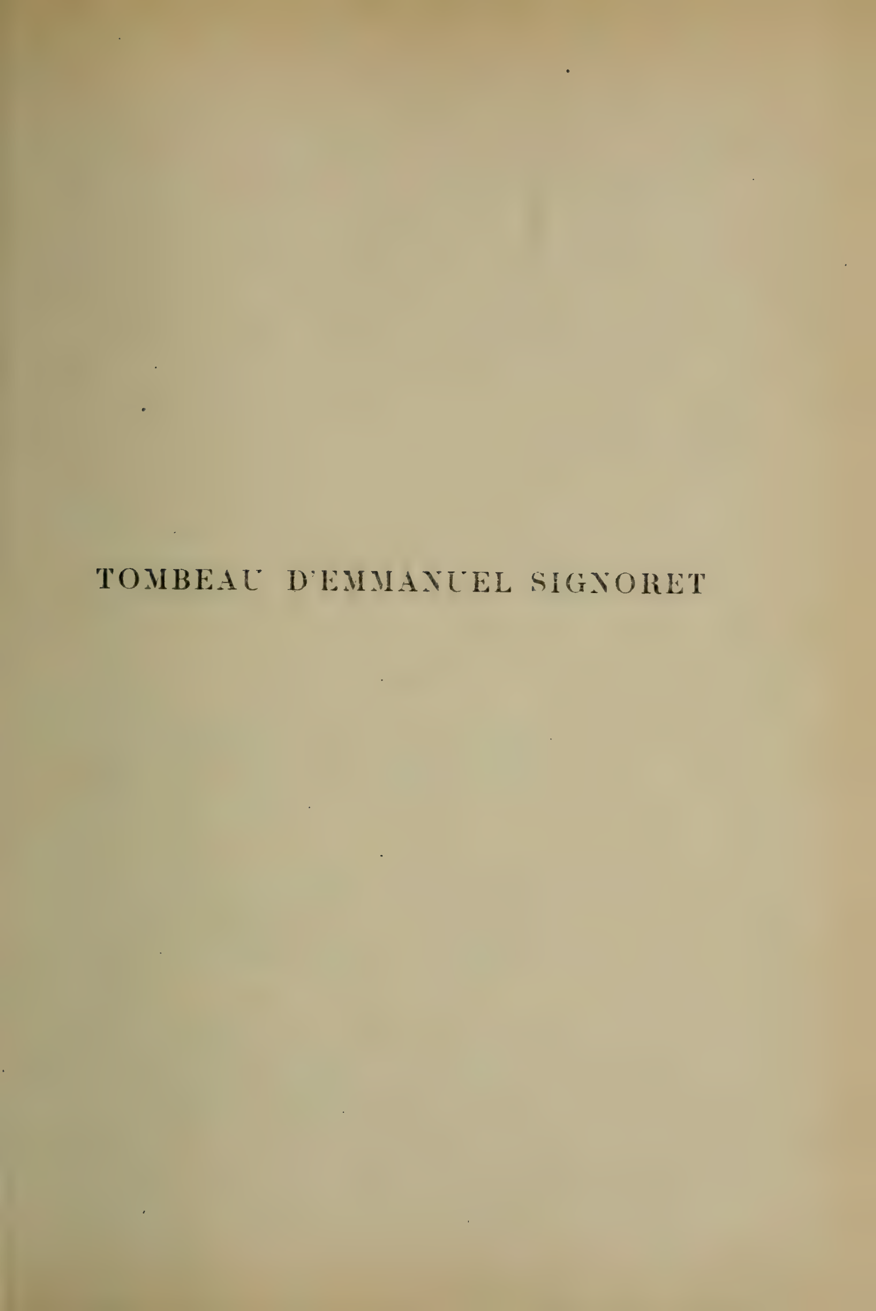
VIII

A LA PROVENCE

O toi qui m'as vu naître, ô ma seconde mère,
Quand la vie à mon goût deviendra trop amère,
Comme un fruit dont on a répandu la liqueur,
Je descendrai vers toi, Provence, et, sur ton cœur,
Le vent et le soleil et la mer éternelle
Me rendront cette vie encore douce et belle !
Car ce n'est pas en vain que mes yeux ont gardé
L'éclat de ton azur et, si tu m'as guidé
Jusqu'au seuil ténébreux du temple de la gloire,
N'est-ce pas pour t'unir, Provence, à ma mémoire?
Je te consacrerai, dans ce temps, tous mes chants !
Je dirai la splendeur qui plane sur tes champs,
L'or des moissons qui bat les murs de tes villages,
Tes côteaux couronnés sous leurs pâles feuillages,
Tes femmes, tes marins, tes rudes laboureurs,
Toute ta race antique aux soudaines fureurs,

L'amour brûlant dans l'ombre et pareil à la haine.
L'âme, comme un clairon vibrant, sonore et vaine!
Je dirai tout cela ! Mais la vie a voulu
Que mon destin à d'autres cieux soit dévolu!
C'est pourquoi je suspends encore ta louange
Pour chanter une ville où la brume s'effrange
Ainsi qu'un vêtement sur le dos des maisons,
Où la pluie est un voile à toutes les saisons,
Mais où l'esprit de l'homme exerce un tel empire
Qu'il pénètre les murs et l'air qu'on y respire !

LIVRE II



TOMBEAU D'EMMANUEL SIGNORET

I

TOMBEAU D'EMMANUEL SIGNORET

I

Qu'allons-nous devenir si le plus grand de nous,
Celui que la beauté nous donnait en exemple,
A vu céder son cœur et rompre ses genoux
Devant l'horreur tragique et le vide du temple ?

Qu'allons-nous devenir s'il s'en va le premier ?
C'est le rang éternel que méritaient ses flammes !
Et sans doute il voulut vers le sombre laurier
Guider encor la troupe errante de nos âmes !

Il s'en va le premier ! Pleurons sur son destin !
Car il n'aura pas vu son cœur et sa pensée
Nourrir, comme il rêvait, d'un radieux festin,
Une race nouvelle à son geste élancée !

Pleurons sur son destin ! Mais par respect pour lui,
N'accusons de sa mort ni l'ombre, ni l'envie,
Ni tel homme ou lui-même : il repose aujourd'hui
Et pendant qu'il vivait il adora la vie !

II

Tu connais, mon ami, tu connais, à présent,
Les vrais bois de lauriers et la seule patrie !
Là, jamais le soleil de son coucher pesant
N'interrompt de tes jours la douce rêverie !

Là, selon le poète et ton propre désir,
Tu te tiens comme une ombre heureuse, environnée
De tous ceux que la Muse a déjà su choisir
Et tu chantes tes vers, la tête couronnée !

Je te vois, le plus jeune et le plus beau d'entre eux,
Et j'entends ta voix d'or qui sonne sous les arbres !
Quel groupe de vivants vaudrait ces bienheureux
Qui s'avancent, pareils, pour la paix, à des marbres ?

Cependant, esprits purs sans désir ni regret,
Vous pour qui l'existence a perdu son mystère,
Vous célébrez la vie au fond du bois secret
Et dans le paradis vous parlez de la terre !

III

Quelle couronne d'or fut plus douce à porter
Que les fragiles fleurs que tresse la mémoire ?
L'homme qui se souvient, même pour regretter,
A chacun de ses pas connaît sa propre gloire !

Tu le savais, toi qui, dans les instants si courts
Que tu daignas passer avec nous sur la terre,
Répandis un éclat sur chacun de tes jours
Et fis comme un bucher flamber ta vie entière !

C'est ta naissance au creux des golfes embaumés,
Ton enfance éblouie et de tout enivrée,
Ta jeunesse qui dure encore et pour jamais,
Ta jeunesse à l'amour des Muses consacrée !

Et c'est ta mort, ta mort dans le pays des fleurs,
Tes sublimes clartés par d'autres étouffées
Et, maintenant, la gloire aux tardives ardeurs
Qui tient, comme un soleil, tes cendres réchauffées !

IV

Pendant que tu vivais, ils ne t'ont pas connu,
Ou s'ils te connaissaient, c'était pour te maudire !
On ne pardonne pas, hélas, d'être venu
Pour éblouir cet âge aux rayons de la lyre !

Les uns, les mieux placés pour juger ton essor,
Car le hasard divin près de toi les fit naître
Préfèrent dans la boue ensevelir leur or
Que le voir dans tes vers, plus brillant, reparaître

D'autres, par ta splendeur et ta force attirés,
Après t'avoir donné les plus hautes louanges,
Sentent gronder l'envie en leurs cœurs déchirés
Et mêlent des crachats à tout ce que tu manges !

Et pourtant par amour, oui, par amour pour eux,
Inclinant vers le sol ta tête qui rayonne
Tu descendis sans peur au séjour ténébreux
Où leur reconnaissance à présent t'environne !

V

Non ! je ne voudrais pas, des seuls pleurs de l'ami,
Emplir cette mémoire et cette tombe ouverte !
Il sied que sur le front du poète endormi
Je dispose plutôt, laurier, ta feuille verte !

Du fond de son enfance il te tendait déjà
Ses deux bras et ses yeux, ivre de ton délire,
Il t'atteignait enfin quand la mort le plongea
Rayonnant de jeunesse au sein de son empire!

Pour t'avoir il chanta, d'un souffle toujours pur,
L'homme, son corps divin, sa pensée héroïque,
Le monde avec ses eaux, ses monts et son azur,
Il réveilla pour toi la grande lyre antique !

Et nous tous étonnés, nous l'écoutons encor !
Il était notre cœur qui frémit et s'exprime !
Et, si sa voix s'est tue, il te possède mort,
O laurier, qui te plais à parer ta victime !

VI

Tes oliviers, tes pins, tes pierres, tes côteaux
Dans leurs contours si nets ont pénétré son âme !
Et c'est dans tes vallons, sur tes brûlants plateaux,
Lançon, qu'il composa sa pensée et sa flamme !

C'est toi qui le reçus dans tes champs le premier
Quand, s'échappant des bras anxieux de sa mère,
Il voulait s'enivrer déjà du monde entier
Et comme un jeune dieu s'offrir à la lumière !

Maintenant le regard des hommes est sur toi
Humble amas de maisons, berceau d'un grand poète!
On viendra voir la chambre fraîche où, sous le toit,
Tout jeune et bien plus tard il reposa sa tête !

Village provençal endormi près des flots
Sur ta chaude colline au grand soleil dorée,
Tu devais, cet hiver, retentir de sanglots,
Car, après un tel fils, la mère est demeurée !

VII

Quand je le vis le feu qui brûlait son regard
Ce feu qui lui rendait la prunelle immobile
Déjà le consumait de la fièvre de l'art
Et nous avions quinze ans dans une obscure ville !

Obscure par le nom et par les habitants
Cœurs mesquins et grossiers qui tous deux nous raillaient,
Mais claire par ses nuits et ses jours éclatants
Et par ses belles eaux où des astres brillaient !

O notre éveil commun à tous les sentiments,
L'amour et l'amitié, le désir de la gloire !
Les ouvrages de vers étaient nos aliments
Et chaque jour marquait pour nous une victoire !

C'est ainsi qu'attentifs à la seule beauté
Nous vécûmes parmi les plus pures images
Jusqu'au jour où l'ami confiant, m'eût quitté
Pour tenter à son tour la vie et ses orages !

VIII

Paris ! Paris qui tend sur les départements
Ainsi qu'une araignée au centre de ses toiles.
De ses chemins de fer les sourds tressaillements
Et qui brille sur eux, lune sur les étoiles,

Paris avec son fleuve et ses parcs et ses bois,
Ses palais assombris du souffle des usines,
Sa foule qui ressemble à la mer aux cent voix,
Ses brouillards, ses maisons des nuages voisines,

Paris le vit passer, ses lourds cheveux flottants,
En un geste d'amour sa main était levée,
Autour de lui, des cœurs, nombreux et palpitants,
Le chantaient comme un dieu, pour la joie éprouvée,

Mais ces cœurs, cœurs humains, étaient aussi jaloux,
Il leur laissa sa joie, après l'avoir donnée,
Paris le vit partir pour des pays plus doux
Puisqu'il devait, hélas, remplir sa destinée !

IX

La Provence reçut de nouveau son enfant,
La Provence et sa sœur, la divine Italie !
Il erra, ranimé, mais bientôt étouffant
Sous un poids de souffrance et de mélancolie !

Oh ! l'horreur de ce temps où, frappé, Signoret,
Comme un aigle blessé qui recherche son aire,
Parcourait les chemins, les monts et la forêt,
Et traînait avec lui son obscur adversaire !

Oh ! la beauté des cris que jetait sa douleur
Et que son pur esprit, dans son front toujours calme,
Modelait sans faiblir, comme un parfait sculpteur
Qui voile son tombeau sous la rose et la palme !

Un jour, il s'arrêta. C'était près de la mer.
Comprit-il que la mer serait douce à ses Mânes ?
Son mal ne troubla pas le silence de l'air.
Il se tût, et sa tombe est au golfe de Cannes !



AU DIEU PAN DU LOUVRE

II

AU DIEU PAN DU LOUVRE

O Pan! dans le couloir où l'on te tient caché,
Car l'homme d'aujourd'hui rougit de te connaître,
Les Nymphes, les Vénus quand vers toi j'ai marché,
M'ont demandé si Pan n'allait pas reparaître !

Elles sont toutes là, dans leur beauté saisies,
Celles qui t'entouraient jadis au fond des bois,
Les Naïades, objets, Pan, de tes frénésies,
Les Nymphes de la mer avec leurs belles voix !

Tu n'as qu'à te dresser de nouveau sur ta roche,
A jeter ton appel aux trous de ton roseau,
Tu les verras frémir ainsi qu'à ton approche
Quand tu les surprenais sous la feuille ou dans l'eau !

O grand Pan ! à te voir si bien doué de vie,
L'œil ardent et le front chargé de mille plis,
Qui croirait que ta force est à jamais tarie
Et que les temps pour toi sont enfin accomplis ?

Nous ne comprenons plus, ô Pan, tes pieds de chèvre,
Ton épaisse toison, les cornes de ton front,
Le roseau pastoral que caresse ta lèvre,
De ta virilité nous te faisons affront !

Si nous avons des dieux, ils n'ont plus de figure !
Leur séjour est partout, leur forme nulle part !
Et nous ne saurions pas, dans une pierre dure,
Les fixer comme toi pour flatter le regard !

Quelques-uns, cependant, dans leur âme insensée,
Elèvent un autel sinistre à la douleur,
On les voit incliner leur tremblante pensée
Sous un homme qui souffre et qui montre son cœur !

Plutôt que d'adorer la laideur, la tristesse,
Ah ! s'il nous faut des dieux, revenons au grand Pan !
Il est là, souriant d'éternelle jeunesse,
Et de lui, comme un feu, le plaisir se répand !

Il renferme, fondus dans sa beauté vivante,
Tous les secrets du sol, du ciel et de la mer.
Celui qui le connaît porte une âme savante
Pour qui le sort de l'homme est clair et découvert !

Il enseigne la joie et la douce nature,
Tout ce qui nous augmente et tout ce qui rend fort,
Le désir et l'amour, le départ, l'aventure,
La science des sens, la haine de la mort !

O Pan tu trouveras encor des jeunes hommes
Pour célébrer ton culte avec le cœur qu'il faut !
Viens ! Nous te conduirons dans tes propres royaumes
Où la forêt s'endort dans les bras du vent chaud !

Car, seul, des anciens dieux, seul de l'antique Olympe
Homme et bête, ô grand Pan, tu ne saurais mourir !
Je vois ton corps velu qui s'agite et qui grimpe
Sur les monts azurés des temps qui vont venir !

A NOTRE-DAME DE PARIS

III

A NOTRE-DAME DE PARIS

J'ai fait, sous mon bâton, résonner aujourd'hui
Les dalles sombres et la nef de Notre-Dame,
Un grand vitrail jetait dans une épaisse nuit
La lueur de sa flamme!

Je venais essayer, sceptique pèlerin,
De ranimer en moi la foi de mes ancêtres,
Cette foule rustique et dont le sang latin
Se courbait sous les prêtres!

J'allais, le cœur battant et tout l'esprit tendu,
Espérant vaguement de renaître à ces choses,
Car je voulais marcher dans le parfum perdu
De l'encens et des roses!

J'arrivai lentement près d'un petit autel,
Un prêtre officiait, plein de munificence,
Mais il exorcisait, d'un geste solennel,
Le vide et le silence!

Quel est ce culte, dis-je, et cet isolement?
Je sentais un frisson qui tombait de la voûte.
Notre-Dame n'est donc pour nous qu'un monument,
Un tombeau sur la route?

O Christ! Ton temple est vide et, de nouveau, tu meurs!
Oui, le dernier venu des grands songes de l'homme,
Ton image s'efface au fond de tous les cœurs,
Ton règne se consomme!

La mort, tu le vois trop, n'apporte que la mort!
Tu voulus, dans le sang, construire ta mémoire!
Nous t'aurions mieux aimé, tel que sur le Thabor,
Etincelant de gloire!

Mais la croix, les larrons, les soldats, les douleurs,
Tout le triste appareil de ton affreux supplice,
Les injures, les coups, la sueur et les pleurs,
Et le sombre calice,

Le temps, qui détruit tout, dans nos yeux a séché
Les larmes de pitié qu'ils nous avaient fait naître!
Et notre âme, d'un Dieu sur la croix attaché,
Ne sait plus se repaître!

La force, la beauté sont nos commandements,
Et, sans plus nous complaire à la mélancolie,
Nous demandons la joie et tous les sentiments
Qui grandissent la vie!

O mes frères, enfants et vieillards attardés,
Et vous, femmes, mes sœurs, qu'en sortant je rencontre,
Que faites-vous ici? Ces lieux sont décédés,
La mort seule s'y montre!

Venez, c'est encor vous, simples et doux esprits,
C'est vous qui bâtirez les églises nouvelles !
Au fond de votre cœur vous trouverez incrits
Leurs rayonnants modêles !

Venez, baignant les murs de son flot immortel,
Une Seine argentée entoure Notre-Dame,
Le fleuve durera quand tombera l'autel,
C'est lui qui nous réclame !

Suivons son cours ! Voici la campagne et les bois !
Répandez-vous à votre gré sous la verdure !
Ecoutez les oiseaux, les vents, toutes les voix
Qui peuplent la nature !

C'est là que dans la paix, frères, nous bâtirons
Le temple de la vie ! Un beau règne commence !
Ne la voyez-vous pas s'élancer sur nos fronts
La cathédrale immense ?

AUX TOMBEAUX DE LA FONTAINE ET DE MOLIÈRE AU PÈRE-LA-CHAISE

IV

AUX TOMBEAUX DE LA FONTAINE ET DE MOLIÈRE AU PÈRE-LACHAISE

O vous, libres esprits dans un siècle guindé,
La Fontaine et Molière, à vos tombes jumelles,
Par un étroit sentier et le hasard guidé
J'arrive et je m'arrête en songeant devant elles.

Dans la gloire et la mort vous êtes réunis
Ainsi que dans la vie autrefois vous le fûtes !
Peut-être chantez-vous ensemble dans ces nids,
Frissonnez-vous avec cette herbe, à ces minutes !

Si votre âme est éparse ici tout près de moi,
Et si vous m'entendez, La Fontaine et Molière,
Accueillez ma louange et mon hymne de foi
Comme les anciens dieux accueillaient la prière !

C'est vous deux, fabuliste, amer comédien,
Frère du Misanthrope, insouciant bonhomme,
Qui nourrissez mon cœur d'un pain quotidien,
C'est vous deux, qu'en ce cœur, pour mes maîtres, je nomme !

La Fontaine m'enseigne à rêver devant tout,
A ne pas dédaigner l'humble bête et la plante,
Il est la poésie aimable que le goût
Drape divinement d'une grâce éloquente !

Il nous découvre l'homme et ses ressorts cachés
Mais, afin d'éviter l'inutile discorde,
Il nous montre à quels maux nous sommes attachés
Puis, avec un sourire, aux bêtes, les accorde !

Molière est plus ardent, ayant bien plus souffert !
Chez lui le rire arrête ou provoque les larmes
Et sa plaisanterie est parfois comme un fer
Qui vous brûle ou résonne avec un grand bruit d'armes !

Celui-là fut marqué pour cet art souverain
Qui jette l'homme à l'homme à la clarté des lampes !
Je le vois, agitant des grelots d'une main,
Et de l'autre arrangeant le laurier sur ses tempes !

Vous viviez tous les deux, sans en porter le deuil,
Dans un temps solennel, de majesté trompeuse,
Mais vous vous échappiez aux cabarets d'Auteuil
Où la Muse avec vous était nue et joyeuse !

Vous voici maintenant dans ce coin inconnu !
Vous dominez Paris et ses maisons sans nombre !
Solitaire et pensif vers vous je suis venu
Au travers des cyprès de la colline sombre !

Vos deux tombes ont l'air plutôt de deux berceaux,
Signes que pour toujours, jeunes et beaux ensemble,
Vous brillez sur le monde ainsi que deux flambeaux
Qu'un même vent de gloire alimente et rassemble !

Près de vous, dans ce coin, souvent, je reviendrai !
Notre siècle a besoin d'une pure lumière !
C'est ici, chez les morts, que je la puiserai,
O vous, libres esprits, La Fontaine et Molière !

SUR
UNE TOMBE DU CIMETIÈRE MONTMARTRE

V

SUR UNE TOMBE DU CIMETIÈRE MONTMARTRE

Viens, ami, penche-toi sur cette tombe ouverte !
Aux profondeurs de l'ombre avec moi tu verras
Que cet arbre si beau sous sa parure verte
Plonge un tronc ténébreux et nerveux comme un bras !

Tu recules ! la vie est là dans son mystère !
Cet arbre en s'élevant s'est nourri de ces morts !
Il a crevé la pierre et soulevé la terre
Et nous voilà songeurs, presque pris de remords !

Qu'avons-nous fait, ami, qu'ont fait les autres hommes
De cette chose auguste et simple qu'est la mort ?
Nous avons inventé des terreurs, des fantômes,
Et la barque infernale et le funèbre bord !

Nous avons transporté le rêve de ce monde
Au delà du moment où nous ne rêvons plus !
Ce sont des prés, des bois, des vallons d'ombre et d'onde,
Des méchants et des bons, des damnés, des élus !

Ce sont nos tribunaux et nos fausses justices,
Les péchés qui, souvent, sont notre seul plaisir,
Ce sont nos châtiments, nos hypocrites vices,
Et la poursuite encor de l'immortel désir!

L'autre monde! l'enfer! le paradis! les anges!
Le diable et les démons! le bonheur! le malheur!
Ah! laissons à jamais ces chimères étranges!
La mort est bien plus belle : elle est arbre, elle est fleur!

CHANT SÉCULAIRE A VICTOR HUGO

VI

CHANT SÉCULAIRE A VICTOR HUGO

A l'aube du siècle nouveau.
Siècle qui sera nôtre,
Nous voici devant ton tombeau.
O Maître, Aïeul, Apôtre!

*
* *

Apôtre, tu nous consacras
L'exil et la révolte,
Tu forgeas nos cœurs et nos bras
Pour la sombre récolte !

Un seul homme sur un ilôt
Mais qui tient une lyre
Que trempent le vent et le flot
Pèse plus qu'un empire !

Tu croyais au peuple, à l'amour,
A la vie, à la France,
Et nous avons, à notre tour,
Ta foi, ton espérance !

*
* *

Aïeul, avec tes cheveux blancs
Et tes fortes tendresses,
Tu te penchas sur nous, tremblants,
Au fond de nos jeunesses !

Nous écoutions tomber ta voix,
Comparable au tonnerre,
Ou, soudain, brise dans les bois,
Murmure de la terre !

Et tes contes, pleins de héros,
Construisaient nos mémoires,
C'est depuis lors que, sans repos,
Nous songeons de victoires !

* * *

Maître des vers, ta mort à toi
N'est pas la grande absence,
Tu domptes encore à ta loi
La tombe et le silence !

De tout ce qui, jadis, fut tien,
Des nombres et des rythmes,
Le royaume encor t'appartient
Car tu guides nos rimes !

Tu les conduis, puissant berger,
Sous le laurier, seul arbre
Dont la racine peut plonger
Dans les veines du marbre !

* * *

Et c'est pourquoi, groupes serrés,
Nous portons témoignage,
Hugo, que tes restes sacrés
Dominent sur notre âge !

———

A LA BEAUTÉ

VI

A LA BEAUTÉ

O fatale beauté, quand ton regard me blesse,
J'abandonne mon mal ou ma sérénité,
Je m'attache à te suivre et rien ne m'intéresse,
Hors de tes sombres yeux pour moi pleins de clarté !

Quel est donc ce pouvoir qui de l'homme se joue,
Cette force à laquelle on ne peut opposer
Que le consentement et qui font qu'on te loue
Même si c'est la mort que donne ton baiser?

Beauté, tu te confonds avec la destinée!
Comme elle ta rencontre est assusée à tous,
Comme elle, à notre mort, ta tâche est terminée
Et ton cœur est amer lorsque tes mots sont doux!

Nous te connaissons bien ! Ta forme et ton visage
Changent souvent, ainsi que le son de ta voix,
Mais nous t'offrons toujours, beauté, le même hommage
Et nous voulons te voir pour la première fois !

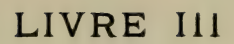
Viens ! Prends-moi tout entier ! Prends mon cœur ! et mon âme !
Je ne résiste pas ! Je sais trop que mon temps,
Mes peines, mes efforts vont composer ta flamme
Et qu'ils rendront tes sombres yeux plus éclatants !

Quand tu m'auras ravi le meilleur de moi-même
Et que, faible et captif, je serai devant toi,
Je sais que tu fuiras ! Mais c'est pourquoi je t'aime !
Viens je suis assez fort pour accepter ta loi !

*
* *

O beauté, j'ai rompu, pour dire ta louange,
L'ordonnance et la clef de mon clair monument !
Ils ne sauront y voir qu'une sculpture étrange,
Un caprice, une fleur, un stérile ornement !

Non ! reconnaissez-la ! C'est elle et toujours elle !
Mais aujourd'hui son œil sur le mien s'est penché
Et j'ai vu jusqu'au fond ! Le puits, dans sa margelle,
Tient le secret du ciel, à l'azur arraché !



LIVRE III

I

LOUANGE DE LA MARNE

I

O resplendissement de la vague marine
Sur le sable qui croule et dans l'air lumineux!
Ton souvenir toujours agite ma poitrine
Puisque tu ne vis plus au regard de mes yeux.

Ici le soir tombant couvre de triste cendre
La prairie et la face immobile des eaux
Et la barque alourdie où sont venus s'étendre
Les brouillards et l'horreur des marais infernaux.

Pendant les nuits de lune et de pâles étoiles
La rive s'agrandit des plaines et des cieux,
Miroir d'argent brisé par des bateaux sans voiles,
Ombres mouvantes aux fanaux silencieux.

Cet aspect de tes bords à mes regrets s'allie,
Rivière du Nord dont le ciel n'est pas pur,
Ils paraissent touchés de ma mélancolie
D'avoir quitté la mer, la lumière et l'azur,

II

Mais quand l'aube du jour se lève dans sa force
Et que les peupliers, ô Marne, tes enfants,
Te sentant ruisseler encor sous leur écorce,
Chargés de brises et d'oiseaux, sont pleins de chants.

Quand la vie adorable et belle se déploie.
Que les couleurs et que les bruits sont revenus,
J'aime errer près de toi, me mêlant à la joie
Des hommes et soumis à tes dieux inconnus.

Tout frémit, le reflet des houblons et des vignes
Et le reflet des peupliers et des maisons.
De blancs rameurs éblouissants comme des cygnes
Dans le soleil balancent l'or des avirons.

Et des haleurs, dans la poussière de la rive,
Remplissent l'air d'éclats de fouets et de leurs voix.
Une chanson résonne et le rire m'arrive
D'un couple dans la barque ou sous l'ombre du bois.

Quand le soir éclatant derrière les collines
Par un chemin de fête et de pourpre descend
Jusqu'en tes profondeurs, Marne, tu t'illumines
Et la rame laboure et soulève ton sang.

III

Durant ces jours heureux qui disputent leur gloire
Aux jours anciens vécus au pays bien-aimé
Je me laisse envahir par ta douce victoire
Et le nouvel espoir que mon cœur a formé.

Car dans ton sein lui-même, ô Marne, et dans une île
Née un jour de tes eaux, je crois avoir trouvé
Le nid secret du calme et de l'amour tranquille
Et du bonheur sur ces deux ailes soulevé.

C'est pourquoi, de Provence et de ses clairs rivages,
O Marne, sur tes bords par le destin jeté
Je chanterai ton ciel familier des nuages,
Ton nom, tes flots obscurs et toute leur beauté.

L'ARRIVÉE DANS L'ILE



II

L'ARRIVÉE DANS L'ILE

Cette île, quand je vins, des arbres la paraient
D'une couronne d'or à peine frémissante :
Septembre et les dernières roses y mouraient,
La gloire triste de l'automne était naissante.

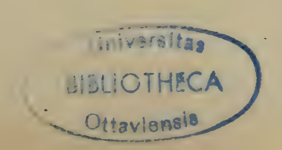
« Ile des peupliers, fruit parfumé des eaux,
Toi que ta mère tient nuit et jour embrassée,
Toi qui voiles tes flancs étroits sous les roseaux,
Et qui parais, ainsi qu'un navire, élancée,

Sur tes bords visités du bonheur aux beaux yeux,
Dans tes jardins brillants de rosée et de fleurs,
Et sous tes toits faits pour l'amour silencieux
Accueille ma jeunesse et son rire et ses pleurs. »

Le chemin à mes pieds était de feuilles douces,
Par la porte de fer qu'un lierre enguirlandait
J'entrai dans la maison rustique, où, sous les mousses,
Le seuil hospitalier et calme m'attendait.

Me retournant parmi les murs et leur jour sombre,
Je vis au pur soleil resplendir la rivière
Et je te vis, sortant du feuillage et de l'ombre,
O vierge, de ces eaux la Nymphe familière !

A LA VIERGE DE L'ILE



III

A LA VIERGE DE L'ILE

Aphrodite embaumant la vague des Cyclades,
La Sirène versant son charme aux matelots,
Et la jolie Eglé, la reine des Naïades,
Qui brillait sur les flots,

Ont pétri ta beauté de leurs grâces anciennes.
La clarté de leurs yeux divins est dans tes yeux,
Les lignes de leurs corps sont maintenant les tiennes,
Déesse de ces lieux !

Fille des eaux, on voit tressaillir la rivière
Quand tu t'avances vers son bord et que ton teint
De fleurs resplendissant brise de sa lumière
Les brumes du matin !

Et le vent qui se tût aux peupliers la veille
Sous la chute de l'ombre et des astres d'argent
A ta venue, entre les feuilles, se réveille
Dans un frissonnement !

Vierge de l'île et sœur humaine de ses roses
Puisse mon seuil frémir un jour sous tes beaux pieds,
Puissent, du lierre noir dont nos portes sont closes,
Nos cœurs être liés,

Puisse la barque, enfin, amarrée à la rive
Te recevoir, légère et belle, dans son creux
Et nous conduire, au gré charmant de l'onde vive,
En un bois amoureux !

ÉPIGRAMMES

IV

EPIGRAMMES

I

De ton regard oblique et plus vif que le jour
Tu m'as blessé le cœur, mélancolique Amour !
Je passais, indolent, sous les verdures closes.
Dans l'ombre flamboyait une touffe de roses.
Mais sans prendre souci de la beauté des fleurs
Je chantais mes ennuis et mes vagues douleurs.

Amour ! Tu m'entendis ! Empruntant le visage
D'une vierge, tu vins alors sur mon passage,
Obstiné pèlerin des villes et des champs,
O prince des désirs, des vœux et des penchants,
Mélancolique Amour qui règnes sur la terre.
Dont la gloire est d'unir et qui vis solitaire !

II

C'est l'heure où le reflet de l'île dans les ondes
Mêle les peupliers aux ombres plus profondes ;
La source des brouillards et des songes trompeurs,
La lune, sur la plaine et d'un lit de vapeurs,
Ruisselle dans son plein et les brises sont vives.

Nymphe du soir et souveraine de ces rives,
Toi qui marches dans ta beauté sur le gazon
Avec la lune d'or entre dans ma maison !

III

Je sais la mer, je sais des îles fortunées
Sous la gloire d'un ciel de palmes inclinées,
Je sais de grands jardins de roses se mouvant
Et la lune pareille au beau soleil levant
Et l'ombre bleue aux chairs des femmes dévêtues.

Mais le passé dont les paroles se sont tues
Au tournant de la route et dans la paix du soir
Au seuil du souvenir ne revient plus s'asseoir
Car j'ai vu, quand l'automne aux peupliers rougeoie,
Sur des bords pluvieux bondir ma jeune joie !

LE PASSEUR

V

LE PASSEUR

O Passeur, par ce soir si tragique d'automne
Où l'eau, malgré la brume amassée à ses bords,
Sous le vent violent se soulève et moutonne
Ne m'as-tu pas conduit sur le fleuve des morts ?

Autour de moi les peurs infernales s'élancent :
Je crois n'être pas seul au banc des passagers,
La barque est lourde au choc des flots qui la balancent
Et mes pieds sont pressés par des pieds étrangers.

Si je plonge ma main dans l'onde, des étreintes
Glacent mon sang jusqu'à sa source remué,
Ta rame en s'abaissant vient d'animer des plaintes,
O Passeur à la proue invisible et muet.

Revenons-nous chez les vivants?... Des voix lointaines,
Un bateau qui nous frôle avec des fanaux clairs,
Et, guidant les haleurs sur les rives prochaines,
La conque du barreur qui déchire les airs ...

Voici l'île apparue en une masse d'ombre,
O Passeur, abordons : sous un toît qui s'endort
Dans la brume échappée à la rivière sombre
Je dois trouver l'Amour assis au foyer d'or.

À LA SOLITUDE

VI

A LA SOLITUDE

L'Amour est mort avec les oiseaux et les fleurs,
Cet amour qui naquit sous les dernières roses.
Que la paix et la joie en moi ne soient plus closes,
Que mon cœur maintenant s'ouvre aux pures douleurs
L'Amour est mort avec les oiseaux et les fleurs.

O souvenir amer et doux de nos caresses
Quand l'or d'automne triomphait dans les chemins,
Quand le bouquet de fleurs défaillant à tes mains
M'avertissait qu'un jour j'aurais dans mes tristesses
Le souvenir amer et doux de nos caresses !

L'hiver est là, sur la maison et sur les eaux,
Un grand voile de brume enveloppe notre île
La barque où tu voguas dans ta beauté tranquille,
Se balance, captive, au milieu des roseaux,
L'hiver est là, sur la maison et sur les eaux.

Solitude ! C'est toi qui m'étreins la première
De ton effroi sans nom où s'annonce la mort
Sous ces cieux ennemis, hélas, et sur ce bord
D'où je contemple les flots noirs de la rivière
Solitude ! C'est toi qui m'étreins la première.

Ah ! Nourris ma douleur de son seul souvenir,
De cet automne et de l'Amour qui me touchèrent :
Les fleurs, l'onde, la barque et les roses si chères
A sa poitrine où la plus belle veut mourir,
Ah ! Nourris ma douleur de son seul souvenir !

AUX SABLES-D'OLONNE

VII

AUX SABLES-D'OLONNE

Océan ! Océan ! O plaine merveilleuse !
Quand je te vis, l'été s'achevait sur les flots
Et la ville blottie au ras d'une anse creuse
Retentissait des cris d'appel des matelots !

Sur la terre et la mer l'air était sans nuage,
L'hirondelle fendait la vague d'un vol sûr
Et, du large accourant vers la paix du rivage,
Quelques voiliers tendaient leurs ailes dans l'azur.

Enfant de ce grand lac où la lumière agile
Sur le front blanchissant des oliviers s'endort,
Je connus, Océan, que sa beauté fragile
Tombait devant la tienne et j'eus peur sur ton bord.

J'eus peur et tout sombra : le charme de la plage,
L'air pur qui se flétrit sur la face des eaux,
Mes yeux ne virent plus qu'un élément sauvage
Sur lequel, éperdus, tournoyaient des oiseaux.

La ville blanche, au loin, sur la lagune grise,
Tendait vers l'horizon sa couronne de pins
Comme une suppliante auprès des flots assise
Priant sur elle-même et sur tous les marins.

Mais, un instant après, dans mon âme affaiblie,
Océan, tu versas tout ton enchantement !
Et je te vis changer cette mélancolie
O plaine merveilleuse, en long ravissement !

C'est depuis que je t'aime, autant dans tes tempêtes,
Quand, sous le vent, tu meus des montagnes de flots,
Que dans ton calme, quant aux astres tu te prêtes,
J'aime ton rire immense et j'aime tes sanglots !

Adieu, pourtant ! Et toi, souveraine des sables,
Fille de l'Océan, je te laisse à ton port,
A ta lagune, au vent, aux flots impérissables,
Aux bois de pins dressés, gémissants, sur ton bord.

Au bout de ta jetée, aux heures de marée,
Tu ne me verras plus, les yeux sur l'horizon
Où la brume du soir déjà s'est emparée
Du soleil qui se meurt à son dernier rayon.

Mais j'emporte avec moi, pour briller sur ma vie,
Ton souvenir, cité scintillante de sel,
Toi qui dors, par la mer sans cesse poursuivie,
Et dont la terre basse attire plus de ciel !

ADIEUX A LA FORÊT DE SÉNART

VIII

ADIEUX A LA FORÊT DE SÉNART

Sous tes chênes et tes fougères,
O forêt, je me suis assis,
Leurs ombres me furent légères
Au fond des sentiers épaissis !

Tu t'emplissais du grand mystère
Et du silence de l'été !
Mélancolique et solitaire
L'écho volait à mon côté !

Dans les matins chargés d'aurore
Et dans les soirs lourds de vapeurs
Ta gloire verte qui se dore
M'illuminait de ses splendeurs !

Près des troncs d'arbres prophétiques
A la foudre blanche immolés,
Je revivais les jours antiques
Et les longs siècles écoulés !

Je songeais aux chasses royales,
Les cerfs fuyant au son du cor,
Les belles dames triomphales,
L'appareil joyeux de la mort!

Sous tes branches qui les embrassent
Que d'amants furent abrités!
N'est-ce pas leurs soupirs qui passent
Quand tes fourrés sont agités?

Mère de l'homme, son asile
Contre le trouble et le tourment,
S'il recherche ton front tranquille
Tu lui verses l'apaisement!

Les saisons courent sur ta face,
Mais ton sourire est éternel,
Le printemps adorable efface
Les traces de l'hiver cruel!

Tes arbres, de toutes leurs têtes,
S'inclinent au soleil levant,
Tu les nourris dans les tempêtes
Et tu les berces dans le vent!

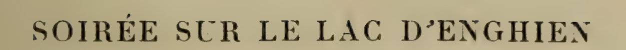
Blanche de lune, je t'ai vue,
Immobile dans ton sommeil,
Puis, forêt, tu m'es apparue
Mouvante et rouge à ton réveil!

Tu m'as guéri de sombres fièvres !
J'ai laissé leur feu trop aimé
Contre les gîtes de tes lièvres,
Couché sur le sol embaumé !

Oh ! cette amère lassitude
Qui se glisse au secret du cœur,
Tu libéras de son étude
Mon âme pleine de langueur !

Adieu, pourtant, chênes, fougères,
Ruisseaux, chemins mystérieux,
Lits de mousses, lits de bruyères,
Hauts carrefours silencieux !

Dans la ville aux toitures sombres
Puisse le calme souvenir
O forêt, de tes grands ombres,
Me poursuivre et me réjouir !



SOIRÉE SUR LE LAC D'ENGHIEN

IX

SOIRÉE SUR LE LAC D'ENGHIEN

Pauvres cœurs échappés, pour un jour, de la ville,
Devant cet humble lac et sur son flot tranquille,
N'allons-nous pas quitter nos troubles, nos élans ?
Nous voici loin, enfin, de tes cieux accablants,
O Paris ! Loin ? Du moins, à l'horizon perdues,
Tes épaisses vapeurs ne sont plus suspendues !
Et nous laissons ici dans le charme de l'air
Et dans l'éclat des eaux, tout souvenir amer !

L'un de nous est assis à l'avant de la barque :
Une pâleur de marbre entre nous tous le marque,
Il traîne dans la ville un corps chargé d'ennui,
Mais toute sa langueur s'évapore aujourd'hui
Et, ses cheveux bouclés secoués par la brise,
L'air pur le transfigure et le soleil le grise !
Il nous parle et les mots qu'il disperse sur l'eau
Dans le fond de notre âme éveillent un écho !

Il dit :

« Qu'il serait doux, amis, loin de la foule,
» De faire de sa vie un beau lac qui s'écoule,
» Qui sans cesse renaît et n'a d'autre souci
» Que le soleil levant qui soudain l'éclaircit
» Ou la nuit qui s'y baigne avec son grand corps sombre !
» Oui, la chute du jour, puis le départ de l'ombre,
» Et le vol alterné des mois et des saisons,
» Suffiraient à nourrir nos cœurs et nos raisons !
» Quand, de nos pauvres yeux trop longtemps écartée,
» La nature, comme une lampe, est apportée,
» Nous mesurons alors, dans l'éblouissement,
» Amis, la profondeur de notre aveuglement !
» Comment pouvions-nous vivre en dehors de ces choses :
» Le soleil, l'eau, la terre avec ses fleurs écloses,
» Et rester enfermés, volontaires captifs,
» Dans un cercle de pierre où nos regards plaintifs
» De tes baisers calmants, ô ciel, n'étaient plus dignes,
» Ciel, père des rayons, des couleurs et des lignes ! »

La barque est au milieu du lac plein de clartés,
Le soleil a laissé des reflets argentés
S'étendre en pénétrant d'une couche profonde
Sur la face immobile et changeante de l'onde,
Mais son disque est tombé derrière le côteau.
Nous restons seuls avec le soir, le ciel et l'eau.
Alors, dans la douceur émouvante de l'heure,
Chacun lève sa rame où l'eau ruisselle et pleure,
Et la barque s'arrête et nous nous taisons tous.
Le lac autour de nous fait un dernier remous,
Puis il redevient calme et si pur qu'il reflète
Tout le bouquet de feux que le couchant lui jette.

En nous, c'est le bonheur, le silence, la paix.
Notre esprit nous paraît délivré de son faix,
Comme une flamme ailée il nous quitte et s'envole,
Et, dans cette minute exquise, sans parole,
Nous accueillons le soir qui marche au bord des cieux
Et descend vers le lac et vers nos propres yeux!

Au loin, on aperçoit sur le bord de la rive
Une calme maison dont la blancheur s'avive
Au centre d'un bois noir qui s'étage à l'entour :
« Voyez ! voyez! là-bas, le bonheur et l'amour! »
Dit quelqu'un et ces mots vont au fond de nos âmes !
Nous fléchissons plus fort de nos bras sur les rames
Et la barque s'ébranle et nous troublons encor
Le beau lac recueilli comme une coupe d'or,
L'eau sonne sous nos coups, un air pur nous caresse.
Nous aimons à sentir, qui se plie et se dresse,
Notre torse et chacun est touché de fierté
Devant son propre corps et sa propre beauté !

SONNETS

X

SONNET D'ÉTÉ

Quand l'été languissant aura mis sur la ville
Son voile de chaleur et de poussière d'or,
O port de l'océan, dans ton rêve tranquille,
Puissé-je voir le mien se refléter encor !

Ici la lutte vaine et le soin inutile
Élèvent lentement un trophée à la mort,
Là-bas, la majesté de la vague infertile
S'empare de mon cœur, le domine et l'endort !

A l'heure où le soleil sur le sable prolonge
L'ombre des corps, à l'heure où son disque se plonge,
Je te consacrerai des rythmes et des chants,

Reine de l'Océan, couché sur tes rivages,
Et les façonnerai comme tes coquillages,
Tendrement colorés et comme eux murmurants !

XI

SONNET D'AUTOMNE

O vergers ! me voici sous vos hautes verdures !
Le soleil, dans cet antre auguste, n'entre pas
Et, dans l'ombre, l'éclat verni des pommes mûres
Brille seul pour guider mes regards et mes pas.

O fruits, espoirs gonflés, prochaines nourritures,
Vous ruisselez, sur les rameaux, jusqu'à mes bras !
Ah ! tombez sur ce cœur épris des aventures
Et qui vient ranimer par vous ses rêves las !

Mais je vous offre aussi, dans sa beauté ravie,
Le couronne animée et claire de ma vie :
Des enfants, une épouse au rire rougissant !

Protégez-les, vergers, nouveaux temples des hommes !
Et mélangez aux flots rafraîchis de leur sang
La douceur abondante et neigeuse des pommes !

XII

SONNET D'HIVER

Tristes cieux de l'hiver par la lumière haïs,
L'esprit du souvenir m'enlève sur son aile
Et je revis les jours passés dans ce pays
Où la terre, malgré l'hiver, est toujours belle.

O côteaux d'oliviers et de thyms envahis,
Plateaux perdus, vallons où la pierre ruisselle,
Plaine infinie, effroi des voyageurs trahis
Quand le mirage oscille et retombe sur elle !

Ainsi, dans sa beauté brûlante, la Provence
Entre ces murs de brume aime à me visiter
A l'heure où le soir pâle et farouche s'avance.

Et parfois, dans la vitre où vient se refléter
Une lampe, j'ai vu la Méditerranée
Et la lueur d'un phare au large promenée.

ÉLÉGIES D'AVRIL & D'ÉTÉ

XII

ÉLÉGIE D'AVRIL

O beauté de la vie ! Il est des jours sans nombre
Où je te cherche, où tu me fuis !
Où la voûte des cieux sur mon front devient sombre !
Où je connais l'horreur des éternelles nuits !

Pourtant, sous le printemps, dont les pieds magnifiques
Sonnent, depuis hier, au seuil de la cité,
Les platanes dressés dans les places publiques
Ont tressailli, la sève à leur cime a monté !

Mais le soleil d'avril qui touche et transfigure
Les maisons, les passants et qui parfume l'air,
Ne brille pas sur moi comme sur la nature,
Il laisse indifférents mon esprit et ma chair !

Pourtant, l'éclat des ans, sur mon front encor tendre,
Mon courage, à moi-même encor mystérieux,
Devraient me transporter et me laisser prétendre
O beauté de la vie, à tes travaux joyeux !

Mais je ne sais quelle ombre épaisse m'accompagne !
Dans ma poitrine elle descend,
Et les rayons épars sur la vaste campagne
Ne parviendront jamais à mon cœur languissant !

XIV

ÉLÉGIE D'ÉTÉ

Dans ce long jour d'été, la paix qui l'accompagne,
Ah! qui me donnera, comme aux jours d'autrefois,
Le soleil étendu sur la vaste campagne,
La retraite cherchée au plus épais des bois!

Ah! qui me donnera la fraîcheur de la source
Où je buvais parmi les plantes et les fleurs!
L'herbe tendre, le chant des oiseaux et la course
D'un insecte au travers des bruits et des couleurs!

Qui me rendra la vie et les raisons de vivre!
Séparé des grands bois, de l'air pur et des champs,
Je souffre comme souffre, enfermé dans un livre,
L'essaim, fait pour voler, des rythmes et des chants!

Ouvrez-moi la nature et sa grotte profonde!
Que je mêle ma voix à celle des oiseaux!
Que tout mon sang bondisse et que mon cœur réponde
A la pulsation innocente des eaux!

Ici, c'est la langueur et c'est la lassitude!
Une ville s'étend qui repousse bien loin
Le silence fécond, la verte solitude,
La rêverie auguste et l'absence de soin!

L'été, de tous ses feux, sur la ville rayonne,
Mais il n'apporte pas ce plaisir enivrant
Que l'on goûte là-bas, là bas où l'on moissonne,
Où le geste de l'homme est vraiment conquérant!

Qu'est-ce qu'une saison qui n'a pas sa couronne ?
Un été sans moissons, un printemps sans ses nids,
Et, mon cœur, ô mon cœur, un misérable automne
Qui ne vendange pas les lourds raisins bénis ?

Ah ! rendez-moi les jours de la terre natale !
Ces jours trop tôt vécus, mais vécus près de vous,
Ignorance des champs et candeur pastorale,
Entretiens et travaux qui me furent si doux !

Rendez-les à mon cœur, à mon mal, à ma vie !
Et rendez-les encore à mon pâle regard !
Hâtez-vous ! mon espoir à genoux vous supplie !
Hâtez-vous ! Hâtez-vous !... Si vous veniez trop tard !

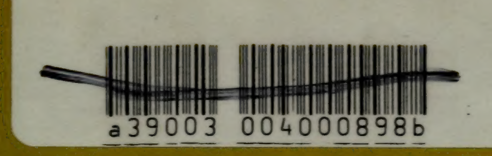
TABLE DES MATIÈRES

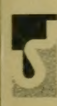
LIVRE I

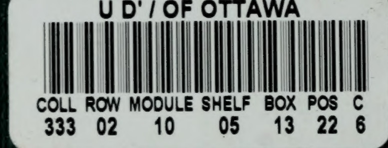
LIVRE II

LIVRE III

Imprimerie M. GOLBERG, 63, avenue


a39003 004000898b




U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 10 05 13 22 6